

Bernadette Renaud



Un homme comme tant d'autres

Tome 1 – Charles

QUÉBEC AMÉRIQUE

De la même auteure

Adulte

Les Chemins d'Ève

Tome 4 – L'Heure des choix, roman, Libre Expression, 2006.

Tome 3 – La Fin des utopies, roman, Libre Expression, 2005.

Tome 2 – Les Chemins d'Ève, roman, Libre Expression, 2002.

Grand Prix du livre de la Montérégie 2003, catégorie Roman.

Tome 1 – Les Funambules d'un temps nouveau, roman,
Libre Expression, 2001.

Grand Prix du livre de la Montérégie 2002, catégorie Roman.

Un homme comme tant d'autres,

Tome 3 – Charles Manseau, roman, Libre Expression, 1994;
collection Zénith, Libre Expression, 2002.

Tome 2 – Monsieur Manseau, roman, Libre Expression, 1993;
collection Zénith, Libre Expression, 2002.

Tome 1 – Charles, roman, Libre Expression, 1992;
collection Zénith, Libre Expression, 2002.

La trilogie a mérité le Prix Germaine-Guévremont 1995, volet Littérature, Gala des Arts du Bas-Richelieu.

Héritiers de l'éternité, essai, Libre Expression, 1998.

La Quête de Kurweena, conte philosophique, Libre Expression, 1997.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Renaud, Bernadette

Un homme comme tant d'autres

(Collection QA compact)

Éd. originale: Montréal : Libre expression, 1992-1994.

Sommaire: t. 1. Charles -- t. 2. Monsieur Manseau -- t. 3. Charles Manseau.

(v. 1)

9782764424360

I. Titre. II. Titre: Charles. III. Titre: Monsieur Manseau. IV. Titre: Charles Manseau.

PS8585.E63H65 2009

C843'.54

C2009-940475

PS9585.E63H65 2009



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par-l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.

Québec Amérique

329, rue de la Commune Ouest, 3^e étage

Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1

Téléphone : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Dépôt légal : 2^e trimestre 2009

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Mise en pages : Sylvain Boucher

Conception graphique : Isabelle Lépine

Illustration de couverture : Thérèse Fournier

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© 2009 Éditions Québec Amérique inc.

www.quebec-amerique.com

Sommaire

[De la même auteure](#)

[Page de Copyright](#)

[Page de titre](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[20](#)

[21](#)

[22](#)

[23](#)

[De la même auteure](#)

[Un homme comme tant d'autres](#)

Bernadette Renaud

**Un homme
comme tant d'autres**

Tome 1 – Charles

roman

QUÉBEC AMÉRIQUE

– Aujourd’hui! C’est aujourd’hui qu’il faut que ça se fasse !

Charles fit une longue expiration rejetant l’air avec force. Il n’en voulait plus de cet air qui l’étouffait à l’intérieur comme à l’extérieur.

– Est-ce que c’est trop demander que de changer d’air?

Cinq heures du matin. Son père besognait déjà à l’étable avec sa sœur Hélène et son frère Philippe. Lui, l’aîné, aurait dû y trimer aussi, mais il restait étendu dans son lit, les bras nerveusement croisés sous la nuque, la tête et le cœur tiraillés, des fourmis dans les jambes. Le corps fébrile s’impatiait des tergiversations de l’esprit et la paille craquait à chaque frémissement des pieds qui s’agitaient, semblant réclamer un mouvement décisif.

Charles avait eu dix-sept ans la veille, le 17 mai 1890. Au premier abord, le jeune homme ne se distinguait pas des autres fils de fermiers des alentours. Une tignasse brune, un front carré, un visage ovale presque commun; un corps de taille moyenne, robuste sans lourdeur. Somme toute, Charles aurait eu l’air ordinaire sans ses yeux perçants, qui non seulement attiraient tout de suite l’attention, mais intimidaient tout le monde sans que lui-même ne s’en soit jamais aperçu. Ce regard vif et inquisiteur trahissait à son insu les pensées que la bouche volontaire ne traduisait pas indûment en paroles. Le garçon n’était pas facile à cerner. Le problème se résumait par cette réalité : un garçon, c’était pas un homme.

– Un homme, ça passe pas son temps à obéir à son père ou à n’importe qui d’autre. Obéir d’une étoile à l’autre, juste pour des miettes ! Si mon père pense qu’il est né pour un petit pain, je lui laisse. Moi, je veux plus que ça!

Il ne revenait pas sur sa décision; il avait simplement attendu le bon moment. Pourtant, des appréhensions obstinées s’entêtaient à effiloche sa détermination et il se justifiait une fois de plus à ses propres yeux. « J’ai même pas le choix. Je suis le plus vieux, la terre devrait me revenir. Mais j’en veux pas de la terre. Ni aujourd’hui ni demain! Mais ça, le père me le pardonne pas, il me le pardonnera jamais. » L’affrontement, devenu presque quotidien, lui fouetta les sangs. Charles se redressa d’un bond et s’assit sur le bord du lit. Aussi fortes que les bourrasques de fin d’hiver ou les orages d’été, des sensations contraires, extrêmes, s’enchevêtraient en lui : émotions, ambitions et raisons toutes confondues. « Il doit ben y en avoir d’autres qui pensent comme moi! J’en peux plus d’endurer qu’il décide à ma place! C’est tout! » Il se leva brusquement, fuyant ses ennemis intérieurs.

– C’est assez, le jonglage!

Il revêtit hâtivement ses habits du dimanche. Ensuite, il palpa ses vêtements de semaine. Sa mère avait tenu parole, elle les avait lavés discrètement la veille au soir. Il tâta l’étoffe solide du pantalon. « J’espère qu’il va me durer longtemps ; je sais pas quand je pourrai m’en acheter un autre. » Le tissu était encore humide, mais Charles se ravisa, enleva le pantalon du dimanche et le roula en baluchon. Il enfila ensuite ses vêtements de travail à moitié secs. « Au soleil qu’il fait à matin, ils vont sécher tout

seuls. » Son regard glissa distraitement sur la petite chambre qui comportait un seul lit, à peine assez grand pour lui et son frère Philippe, une chaise dont la paille du siège était retroussée à maints endroits, quelques crochets au mur qui tenaient lieu de penderie et une petite lucarne à quatre carreaux qui laissait entrer la lumière du matin. L'incertitude le saisit encore, emprisonna son courage dans les filets de la peur. « Où je vais coucher à soir? Puis les autres soirs? »

À la cuisine, sa mère s'inquiétait d'avance, anticipant le dernier affrontement entre le père et le fils trop pareils. De même taille que le fils, elle paraissait pourtant plus petite, plus tassée. Comme si la mince chevelure brune sans éclat, ramenée en chignon assez bas sur la nuque, cherchait à se faire oublier elle aussi comme Berthe s'effaçait dans sa besogne silencieuse. Mais, ce matin, elle n'arrivait pas à se défaire de la pensée de son aîné. « Mais qu'est-ce qu'il attend donc, lui, en haut? » Ces pensées lui vrillaient le cœur, mais elle n'en voulait pas davantage aujourd'hui que depuis le moment où elle avait pressenti ce qu'elle savait avec certitude depuis hier. Elle s'essuya machinalement les mains avec son grand tablier sombre pour le lisser ensuite de larges mouvements brusques afin de le défroisser. « C'est mieux de même; c'est quand on est jeune qu'on a ce courage-là. »

Cette réflexion la ramena insidieusement à elle et à Anselme. « Puis notre jeunesse à nous autres, qu'est-ce qu'il en reste? » Mais, ce matin, elle ne voulait s'apitoyer ni sur elle-même ni sur son mari; ils faisaient maintenant partie de la génération déjà repoussée d'un cran, et elle s'efforça de revenir à son fils. Au fond de son cœur (en dessous du sentiment maternel ou par-dessus), elle savait qu'il avait raison. « Plus vite ce sera fait, mieux ce sera pour tout le monde. » Ses yeux la ramenèrent à la réalité. Autour des galettes de sarrasin, un halo bleuâtre dansait; il fallait les tourner vivement, infuser le thé, sortir la mélasse, trancher le pain; voir à ce que tout soit prêt pour le déjeuner des trois autres qui travaillaient à l'étable depuis l'aube. Entre la table et le poêle, Berthe sentait croître son anxiété au fur et à mesure que l'heure du premier repas de la journée approchait.

Le père secoua ses pieds sur la galerie comme il le faisait chaque fois qu'il arrivait et il entra dans la cuisine en glissant sa main sur sa figure, de haut en bas. L'été, il se nettoyait ainsi de la poussière d'avoine; l'hiver, il débarrassait du frimas ou de la neige ses sourcils qu'il n'avait pourtant pas épais. Il redressa ensuite son corps, qu'il ne trouvait pas assez grand.

Il traversa la cuisine en contournant la table et alla droit au fond pour se laver les mains le premier à la pompe. Comme d'habitude, il éclaboussa bruyamment juste un peu trop, comme si, maître du dehors, il voulait ainsi rappeler aux autres, mine de rien, qu'il était aussi maître du dedans. Puis il s'essuya les mains à la serviette de lin usée qui était enfilée sur un rouleau et dont les deux bouts étaient cousus ensemble.

Après lui, sa fille Hélène fit gicler l'eau froide. Il arrivait fréquemment que Philippe pompe l'eau pour sa sœur aînée, question de la taquiner par un jet d'eau trop puissant ou un filet agaçant. Mais, ce matin, le père était encore moins d'humeur à rire que les autres jours. La jeune fille de quinze ans essuya ses mains à son tour, secoua la tête pour replacer ses deux nattes dans son dos qu'elle tenait toujours droit, et, affamée, s'assit à sa place, à gauche de sa mère.

Philippe, treize ans, fit ses ablutions sans se presser, jetant des coups d'œil discrets vers l'escalier demi ouvert dont les premières marches s'élevaient à côté du comptoir où était fixée la lourde pompe. Il se nettoya les mains qu'il avait étroites et déliées comme celles de sa mère et glissa ses doigts mouillés sur sa chevelure brune qui frisait sur la nuque.

Déjà à table, le père entamait la première tranche de pain, la plus épaisse, celle qui lui était réservée, quand il entendit enfin les pas de Charles qui descendait. Il était fin prêt à lancer un reproche cinglant, à exiger des comptes pour une absence intolérable. Il leva les yeux et vit descendre son plus

vieux. Son regard se heurta aux vêtements trop propres en pleine semaine et son cœur se dérégla un moment. Les mots ne sortirent pas.

Chacun se mit à table en silence. Les galettes passaient mal pour tout le monde, rendues indigestes par le silence encore plus lourd que d'habitude. La mère, le cœur en suspens, pria pour que tout se passe sans mots irréparables. «Deux têtes de cochon pareilles », pensa-t-elle en zieutant le fils et le père.

Hélène, avec l'intransigeance de ses quinze ans, souhaitait, au contraire, un éclat formidable. Un éclat comme il ne s'en était jamais produit sous leur toit. Tout à l'heure, en trayant les vaches, elle avait ragé contre son frère, ignorant ce qu'il manigançait mais le connaissant assez pour savoir qu'il préparait quelque chose d'important. «Il a plus de cran que moi», s'était-elle dit avec reproche. Maintenant elle n'en pouvait plus d'attendre. «Criez-vous des bêtises, battez-vous, mais faites de quoi!» Elle les défiait du regard, mais se taisait; ce n'était pas de ses affaires.

Philippe jetait des coups d'œil à son aîné. Celui-ci était toujours levé avant lui, mais, ce matin, il était resté au lit, feignant de dormir, et Philippe, malgré son jeune âge, n'avait pas été dupe d'une telle dérogation aux habitudes; il avait compris que ce serait un jour différent des autres. Il s'était levé et avait assumé leurs tâches à tous deux sans regimber. «Qu'est-ce qu'il mijote?» craignait-il depuis l'aube. Maintenant il savait. Et il se taisait parce que son avenir à lui aussi se décidait.

Mélanie, la petite de neuf ans, était trop ensommeillée pour avoir faim, comme chaque matin. Malgré elle, son cœur se chagrinait à ressentir ce qu'elle ne comprenait pas. Pour s'en défendre, elle glissait ses petits doigts sur les bourrelets dodus et réguliers de ses cheveux soyeux déjà tressés, pour ensuite épousseter ses nattes l'une avec l'autre. Les bouts de ses cheveux étaient parmi les rares parties libres de sa petite personne déjà levée, habillée et coiffée à cette heure matinale.

«Les galettes vont leur rester sur le cœur», pensa la mère. Charles n'arrivait toujours pas à trouver quoi dire. Dans sa tête, les mots étaient plus maladroits les uns que les autres et il les gardait pour lui minute après minute. La mère servit un deuxième thé fort que chacun avala rapidement en silence, comme le premier. Le repas était terminé. Le père se leva, Philippe le suivit avec Mélanie. Comme à l'accoutumée, Hélène resta à la cuisine pour y travailler avec sa mère, entamant ses besognes quotidiennes dans la maison. Charles n'avait rien dit. Agité d'une rage impuissante, il monta quérir son baluchon et redescendit presque en courant. Il s'arrêta au pied de l'escalier, se sentant aussi peu à sa place dans la cuisine qu'une roche dans un champ bien labouré. Il regarda sa mère, qui lui tournait le dos; elle s'activait les mains, croyant ainsi s'empêcher de penser. La faible attisée pour le déjeuner avait eu le temps de diminuer pendant le repas. Berthe frottait à outrance le dessus du poêle refroidi comme si elle devait lui régler son compte ce matin-là, ne voyant pas qu'il était pourtant bien astiqué noir et luisant comme aux jours de grand ménage. Elle entendit la voix rauque de son aîné :

– Bon, ben... je vais y aller.

Ces mots surprirent ses oreilles de mère; les intonations étaient celles d'un homme. Et son corps e mal, d'un mal sournois qui éclate tout d'un coup, sans prévenir. Elle prit brusquement conscience du silence, d'un grand silence, ne sachant plus depuis combien de temps il les séparait. « Mon Dieu ! Es ce qu'il est déjà parti?» Le fils était-il parti sans que la mère ne le regarde une dernière fois, sans qu'elle ne s'en emplisse les yeux et le cœur? Berthe pivota brusquement et enveloppa d'un regard embué la silhouette de son premier enfant. Elle lui donna d'un geste brusque, presque en cachette, un pain et une galette qu'elle avait réservés pour lui tout à l'heure. Et elle fit taire en elle la phrase qui brûlait le cœur : «Fais mieux que nous autres. » Elle ne lui dit rien; elle n'était pas plus habile avec les mots que lui. Elle savait seulement travailler; lui aussi. « Qu'est-ce qu'on dit dans ce temps-là? »

chercha-t-il encore vainement. La pensée déjà ailleurs, il détourna son regard des mains usées qui le nourrissaient pour la dernière fois. Celle de la mère se projeta dans le temps : « Quand il va revenir, Dieu sait quand, il sera de la visite, presque un étranger. Quand le premier s'en va, c'est pas long que la maison se vide », se chagrina-t-elle encore un peu plus. Et il lui sembla entendre le tissu de sa famille commencer à se déchirer. Quant au fils, il quittait la maison paternelle en cherchant vainement comment vivre un vrai départ : que dire, que faire, comment faire ? Il ne savait pas improviser : avec son père, il n'y avait jamais eu de place pour autre chose que le travail décidé d'avance. Charles enfourna les maigres victuailles dans son baluchon.

– Merci ben, sa mère.

Elle s'était déjà retournée, frottant encore le poêle comme si c'était coutume en pleine semaine. Le fils se sentit rejeté, déjà un étranger. Il se tourna à demi vers sa sœur Hélène qui lavait la vaisselle prestement. Il quêtait un regard, un geste d'affection, mais il se heurta à un visage buté, comme d'habitude. Elle lui en voulait du vide prochain et de la solitude. « Et si je parlais avec lui, là, maintenant, tout de suite ? Pas vraiment avec lui, mais plutôt par la même occasion, comme par le même courant d'air ? Il y a si peu d'air dans cette maison », pensa-t-elle froidement. Mais ils avaient toujours été comme chien et chat ; qu'auraient-ils pu se dire ce matin quand chaque mot, chaque regard, chaque silence – parce qu'il était le dernier – se figeait dans le temps ? Rien. Ils ne se dirent rien et l'aîné se dirigea vers la porte.

– Fais pas trop ton fendant ! le défia Hélène, se retournant un bref instant.

Elle voulait lui dire : « Je t'envie ! Je sais que tu vas réussir ! » Mais ses mots crânaient et le regard qu'elle reçut ne lui laissa rien de clair ; peut-être était-il aussi mensonger que ses propres paroles.

Charles sortit et aspira enfin une grande bouffée d'air. Tout à l'heure, il irait à gauche pour sortir de la cour et tournerait ensuite vers la droite pour se rendre au village. Pour l'heure, il jeta un rapide coup d'œil à droite de la maison, vers les bâtiments : l'écurie d'abord, ensuite la laiterie et le poulailler, et plus loin, l'étable et la grange. Il respira profondément une deuxième fois et se décida à marcher vers l'écurie. Philippe changeait la paille de l'une des deux stalles, celle du gros cheval de labour. Charles remarqua que le front de son frère était barré comme celui de leur père. Faussement désinvolte, l'aîné bouscula le puîné et se mesura à lui. Le colletage fut bref : Philippe eut le dessus sans l'avoir cherché. Les deux frères à peine essoufflés se séparèrent sans revanche, un demi-sourire concluant le pacte implicite.

– Tu reviendras nous voir, dit simplement le plus jeune devenu l'héritier.

Ce fut tout. Tout avait été dit. En passant devant l'enclos, derrière l'écurie, Charles eut un bref regret pour le petit cheval gris qu'il avait dompté lui-même et qui tirait si vaillamment les voitures, celle d'été et celle d'hiver. Mais, ce matin, il n'avait pas envie de taquiner la bête, de lui ouvrir prestement la gueule et de lui tourner sa grande langue rugueuse ; ce n'était pas un jour pour les enfantillages. À peine un effleurement distrait de la tête du cheval : Charles n'était déjà plus des leurs.

Quand la petite Mélanie le vit surgir dans le poulailler avec son baluchon, elle en échappa le seau de grain. Les poules se ruèrent dessus en jacassant, se picossant âprement malgré l'abondance fortuite. Le grand frère souleva la fillette déjà grande de ses deux bras musclés et la serra maladroitement contre lui, bouleversé par l'émotion qui lui empoignait le cœur sans avertissement.

– Où tu t'en vas ? larmoyait Mélanie.

– Ailleurs. À la ville. N'importe où.

– Pourquoi?

– Pour vivre, Nanie. Juste pour vivre, c'est tout.

– C'est quoi, vivre?

– C'est autre chose, juste autre chose que... que ça. La petite lui pleurait dans le cou; les larmes chaudes le glaçaient. Il déposa le fardeau trop lourd pour son cœur.

– Tu pèses une tonne, je pense ben.

Ils rirent ensemble et la petite s'essuya les yeux du revers de la main, se barbouillant un peu de poussière de grain.

– Vas-tu revenir? renifla-t-elle.

La main de Charles, si lourde tout à coup, glissa doucement le long des tresses brunes dodues et soyeuses.

– C'est ben certain, mais je sais pas quand.

– Ayoille! cria la petite en sautillant pour se dégager des becs voraces qui picoraien le grain jusque sur ses bottines.

Elle n'avait quitté son grand frère des yeux qu'un instant, mais déjà il s'éloignait. La petite s'empara d'un chaton tigré qui se chauffait au soleil et courut se réfugier avec lui dans la talle de lila. Dans sa cachette, son château rien qu'à elle, l'enfant pleura à chaudes larmes dans la fourrure soyeuse du jeune chat.

Trop orgueilleux pour le laisser voir, Charles avait vainement cherché son père. Il n'était nulle part : ni autour de la maison, ni à l'étable, ni au poulailler.

– Maudit! Où est-ce qu'il est, encore?

Il hésita, déçu et soulagé en même temps.

– Ben, s'il aimait mieux ça de même, tant pis !

Il fit demi-tour, passa devant la maison sans même se retourner vers la fenêtre d'où sa mère l'observait derrière un rideau, essuyant des larmes obstinées d'un coin de tablier. Il marcha vite, rageur et nerveux, et prit la route. Avant de s'en rendre compte, il avait déjà quitté les alentours de la maison qui l'avait vu naître. Quand il y pensa, c'était trop tard : le détour du chemin et les arbres au feuillage à demi ouvert lui en cachaien la vue comme si la maison le punissait de la quitter, lui refusant même une dernière image d'elle. Il continua son chemin, traversa le petit pont de bois qui enjambait le ruisseau dans lequel il avait pêché si souvent à l'ombre des grands saules noirs tordus dont quelques branches basses se vautraien dans l'eau peu profonde.

Il s'arrêta près du village pour une seule visite. Debout sous les grands ormes du cimetière, baigné comme le reste dans la lumière du printemps, il fit ses adieux à ses trois frères et sœurs morts respectivement à quatre ans, deux jours et huit ans. Pourtant, à part la petite qui était morte de méningite à huit ans, peu de souvenirs de ces trois-là habitaen sa mémoire.

– Je m'en vais; la terre, ça m'intéresse pas. Je voulais juste vous le dire... Vous autres, vous me ferez pas de reproches.

De les savoir là, sous ses pieds, raffermi sa décision. Il se sentait doublement vivant et encore plus décidé à forger son destin à sa mesure, sa pleine mesure d'homme. Il respira profondément, conscient

d'être en vie dans toutes les fibres de son être.

– À c't'heure, ça y est. J'ai tout fait ce que j'avais à faire.

Il quitta l'ombre rafraîchissante du cimetière et plissa les yeux sous le soleil. Son sourire disparut malgré lui et il poussa un long soupir d'impuissance... Il ne pouvait pas partir. Il jeta son baluchon à ses pieds et s'assit lourdement sur une grosse pierre, comme un petit garçon pris en faute.

– C'est lui qui a sacré le camp, mais c'est moi qui vais avoir l'air de me sauver! Maudit de maudit!

Il leva les yeux vers le ciel. Le soleil continuait de monter; la journée avançait.

– Je partirai donc jamais d'ici?

Piégé, il lança une volée de pierres.

– Ça l'écœure tant que ça que je vive ma vie?

Il donna libre cours à sa fureur trop longtemps contenue.

– J'en peux plus de me taire; j'en peux plus de son maudit silence qui décide de tout! Je céderai pas encore une fois. Non, certain! Pas un jour comme aujourd'hui!

Il passa sa main dans sa tignasse et rugit d'amertume.

– Il sera donc jamais là quand j'en ai besoin, maudit?

Il soupira de nouveau puis se leva lourdement, résigné, et piqua délibérément à travers champs pour gagner du temps. À grandes enjambées rageuses, le fils marcha une dernière fois vers le père.

Anselme avait prévu des travaux autour des bâtiments aujourd'hui, mais, par intuition ou par orgueil, il était allé réparer des clôtures dans les pâturages, le plus loin possible. Il savourait sa petite victoire dérisoire sur son fils : «Personne sait où je suis. Il va être obligé de me chercher; il va être encore plus en maudit!» Il marcha longtemps, mesurant sa terre de sa foulée. Né le troisième, Anselme n'avait pas eu droit à la belle terre familiale des Manseau, bien ratissée et généreuse. Elle avait été transmise à son frère Louis-Philippe, l'aîné, qui l'avait reçue comme son dû, sans gratitude sans regrets pour les autres. Et, au décès de son parrain, mort sans enfants, Anselme n'avait pas reçu de magot, pour la bonne raison qu'il n'y en avait jamais eu, mais il avait hérité de tout, c'est-à-dire d'une terre avec une maison et des bâtiments, petits mais bien entretenus. Tout autour, les terres des Cantons-de-l'Est s'étalaient, généreuses et souvent vallonnées, avec un arrière-plan de montagnes lointaines et bleutées. Mais la terre de l'oncle Léopold se hérissait de buttes et de roches. Anselme avait alors renoncé à des rêves qui cadraient mal avec ce lopin de terre qui serait désormais son univers. «Des rêves de fou, s'était-il dit à ce moment-là. Qu'est-ce que j'avais d'affaire à voir ces images-là chez monsieur le curé? »

– Des tableaux, avait précisé le curé à l'enfant de huit ans qui avait fini par comprendre qu'il n'était pas né dans un monde qui lui permettrait d'apprendre à «faire des images».

– Maudite terre ! Pourquoi ça me revient, toutes ces affaires-là?

Le vieux avait commencé à replanter ses piquets de clôture avec colère. Depuis combien de printemps s'obstinait-il à les replanter et depuis combien d'hivers le sol s'obstinait-il à les rejeter? Il ne les comptait plus. Il lui paraissait inutile de mesurer ce qui serait à faire et à refaire de toute façon. Il se redressa, si fatigué ce matin, et parcourut du regard cette terre que son fils aîné dédaignait, cette terre que son fils aîné rejetait. «Pour qui il se prend, lui?... Puis les autres, est-ce qu'ils vont m'abandonner eux aussi? Est-ce que j'ai tout fait ça pour rien?» La déception et la colère lui

brassaient les sangs. « Où est-ce qu'il est, lui? Est-ce qu'il va oser prendre un autre repas sans travailler? Est-ce qu'il va... ? » Son cœur pompa de travers pour la deuxième fois depuis le matin. Il se frotta la poitrine pour chasser un mal inconnu chez lui : il lui était venu à l'esprit que Charles était peut-être déjà parti. Le vieux se sentit plus trahi et plus abandonné que jamais. Seul comme une bête traquée qui va mourir dans son trou. Désespéré, il cogna de travers sur le piquet et se frappa violemment un doigt. La douleur le griffa jusqu'au cœur, lui enlevant même la force de proférer un juron. Relevant la tête pour aspirer de l'air, il aperçut son fils qui venait vers lui, son baluchon sur l'épaule. Pendant quelques secondes, l'apparition tremblota comme dans l'écrasante chaleur de juillet qui brouille l'air devant soi.

– Il fait pas tout ce chemin-là pour rien certain. Il doit avoir quelque chose à me demander, le verrat! bougonna-t-il.

Il le laissa approcher. Il eut le temps de se ra-plomber.

– T'es pas encore parti? lui jeta-t-il d'un ton acerbe. T'avais l'air plus pressé que ça à matin.

Charles encaissa l'adieu de son père comme un coup au ventre. Il se raidit sous l'affront; le cœur lui cognait dans la poitrine. Il aspira une grande bouffée d'air pour harnacher sa voix. Quand il fut prêt, il répondit sobrement :

– Oui, c'est ça. Je pars, le père.

– Ça se voit, répliqua l'autre, hargneux.

Charles souleva son chapeau de paille de paysan, la tête soudain aussi vide que le cœur.

– Bon, ben, si c'est clair pour tout le monde, salut ben, le père.

Ils se toisèrent, puis le fils prit conscience du chapeau de paille qu'il avait enlevé devant son père. Qu'il tenait à la main, ce chapeau qu'il portait toujours parce qu'il supportait mal le plein soleil malgré sa tignasse. Il hésita puis le déposa simplement sur le piquet de clôture et repartit sans se retourner. Anselme agrippa le chapeau et le lança rageusement loin de lui. Mais l'air était trop doux, sans vent; la paille légère compléta sa boucle et vint retomber aux pieds du père dont la mâchoire se crispa d'une fureur impuissante. Devant lui, la silhouette de son aîné allait bientôt disparaître.

De plus en plus loin de son père, Charles marchait d'un pas vif, les poings serrés. Il avait rêvé de partir la tête haute, le cœur gonflé d'espoir. «Je pars quand même pour être mieux, maudit! Est-ce qu'un père peut être contre ça?» Ce cri de désarroi ne monta pas jusqu'à sa gorge; la rancune prit le relais.

– Oui, salut ben, le père, puis je vous dis pas à la revoyure.

Cette fois, il était vraiment parti.

Alors que sévissait un froid de janvier à faire regretter à toute âme chrétienne d'être en vie, à l'intérieur de la forge la chaleur suffocante rappelait celle de l'enfer.

La haute silhouette du forgeron, immobile devant la plate-forme du fourneau, était léchée par les reflets dansants de la flamme et avait un aspect irréel. Éphrem Gingras paraissait encore plus grand, plus démesuré. Sa chevelure abondante, frisée, maintenant poivre et sel, lui donnait parfois un air hirsute qui créait une distance entre lui et les autres. Son grand corps robuste, malgré le milieu de la quarantaine, le servait quand il s'agissait de cogner sur l'enclume, mais le desservait pour ferrer. Trop grand, les soubresauts des chevaux et la posture penchée lui causaient de violents maux de dos. Depuis longtemps, il confiait cette tâche à l'engagé. Sa haute taille l'embarrassait aussi dans la maison. Son corps s'accommodait mal des chaises trop étroites, de la table trop basse pour lui. Et comment savoir jusqu'à quel point étreindre sa femme au lit, quand ces mêmes bras ployaient le fer sous les coups de marteau? Éphrem ne s'était jamais habitué, non plus, à toujours dépasser les gens d'une bonne tête. Ce détail impressionnait les autres mais le mortifiait. Il s'était toujours senti anormal. Cette démesure lui faisait traiter son épouse avec une grande délicatesse pour laquelle bien des femmes de leur parenté enviaient Amanda.

De sa main gauche, le maréchal-ferrant tourna la tige de fer à moitié pour que la chaleur la rende malléable uniformément. Sa main, velue sur le dessus, exécutait machinalement le geste répété des milliers de fois, pendant qu'il regardait distraitement son royaume. Une fois de plus. Avec fierté.

Devant lui, au-dessus du fourneau adossé au mur, la hotte aspirait la fumée qu'elle rejetait par le toit. À ses pieds se trouvait le soufflet à pédale. À droite, dans le mur situé à l'arrière de la forge, deux doubles fenêtres à guillotine étaient à demi encrassées par la fumée. Sur toute la longueur du mur adjacent s'étalait un établi surchargé de tenailles, de mailloches, de marteaux, de gouges, de bouts de tiges de fer, de divers instruments de mesure. Sous l'établi, des barillets de clous et un baril de fers à cheval usés. Le troisième mur était percé d'une porte à deux larges battants donnant sur la cour et ensuite sur la rue, en plein cœur du village de Saint-François-de-Hovey. Cette large porte permettait aux chevaux d'entrer dans un espace de la dimension de cinq stalles environ, séparé du reste de la forge par deux poutres verticales équarries à la hache, d'où pendaient lanières et outils divers. Deux bêtes attendaient leur tour, leurs oreilles frémissant et leurs sabots frappant nerveusement le sol à chaque coup de marteau sur le métal. Plus loin, une autre fenêtre à guillotine éclairait la pièce, même si elle était givrée de haut en bas par le froid intense. Sous la fenêtre se trouvait un long banc de bois sans dossier, usé par les clients et quelques vieux du village qui venaient y fumer pipée sur pipée. Entre le banc et l'autre mur, une porte de grandeur normale permettait d'accéder à un petit palier par trois marches situées à gauche. Ce palier donnait accès à la porte de la cuisine de la maison du forgeron et se prolongeait le long de ce mur mitoyen en un escalier que l'engagé empruntait pour monter à sa chambre, ainsi séparée de celles de la famille.

D'un coup d'œil, le forgeron jugea le métal : il était à point. De son pas lourd, il retourna à

l'enclume, posa la tige rougie à blanc sur la pointe et commença à la marteler pour la courber, la coupa à la longueur désirée et releva les deux extrémités du nouveau fer à cheval.

Charles vint à son tour au fourneau et y déposa quatre fers ainsi préparés. Le forgeron et son apprenti vaquaient chacun à leurs affaires, l'un martelant, l'autre ferrant les sabots sous le regard des clients qui tuaient le temps en fumant, en chiquant ou en prêtant une oreille plus attentive qu'ils ne l'auraient avoué aux radotages de trois vieux qui occupaient presque tout le banc.

Charles s'approcha ensuite de la première bête qu'il avait précédemment déferrée. Elle le regarda de ses doux yeux mouillés, avec un relent d'effroi au fond de ses prunelles qui exagéraient tout ce qu'elles englobaient. Il glissa fermement sa main le long du cou, puis le long de la crinière rêche. Il tapota le dos protégé par le pelage d'hiver, plus épais et plus long; et, se plaçant de côté, juste assez près, il descendit vivement sa main le long du jarret dur et fragile, et, d'un geste habitué, releva la patte, la plaçant confortablement sur sa cuisse recouverte d'un grand tablier de cuir. Après s'être assuré que le cheval était bien en équilibre sur trois pattes, il nettoya la muraille lisse et blonde du sabot, puis la lacune et la fourchette. Il roгна ensuite la corne qui avait beaucoup poussé ces derniers temps; il la lima avec soin, en égalisa les bords.

Il aimait bien les chevaux et se faisait obéir facilement. Mais, avec ce travail, il était souvent en sueur et son corps s'imprégnait de l'odeur d'écurie, ce qui l'irritait de plus en plus. Pour tout dire, il n'arrivait pas à s'habituer à passer six jours sur sept dans cet atelier où régnaient à longueur d'année une demi-obscurité et une chaleur étouffante. De l'air, il aurait pu en avoir tout son saoul aux chantiers et un forgeron y recevait de bons gages. Cet hiver-ci, malgré son mauvais souvenir de la vermine et du froid des camps de bûcherons, il avait été tenté d'y repartir avec le plus vieux d'Éphrem. Aussi grand que son père quoique plus élancé, et blond comme sa sœur aînée, Damien Gingras, à quinze ans, avait plus de force physique que sa minceur ne le laissait croire et plus de force morale que son caractère joyeux ne le laissait soupçonner.

– Pas capable de rester en place ! grognait son père.

– C'est normal pour un jeune de chercher sa place dans le monde, disait plutôt sa mère Amanda.

– La place d'un homme, c'est là où il est, s'entêtait le père.

– La place, ajoutait calmement Amanda, c'est pas la même chose pour le monde que pour les animaux : le monde a le droit de la choisir.

Malgré ces belles paroles, elle avait eu le cœur brisé quand Damien avait annoncé qu'il montait aux chantiers pour l'hiver. L'hiver aux chantiers, c'était une bonne demi-année. Éphrem s'était senti à la fois rejeté par son fils et inquiet pour lui.

– Tu sais, mon p'tit gars, quand un jeune est au fond du bois avec une *gang* d'hommes en manque.

Il s'était tu; il n'arrivait pas à formuler le reste, des ouï-dire, peut-être exagérés.

– Son père, je suis pas un jeunot de douze ans; j'ai peut-être belle apparence aussi, mais celui qui va me toucher est pas encore né.

Le père et le fils s'étaient regardés. «C'est un homme, à c't'heure », avait admis le premier, bon gré mal gré. Charles comprenait mal que le jeune homme soit allé aux chantiers. «Une manière de découvrir autre chose», lui avait dit Damien; il trouvait plutôt que c'était s'enterrer vivant. Damien lui manquait parfois; il était de compagnie agréable, d'humeur égale, avait la répartie facile, sans bavardage inutile. «Il ressemble à mon frère Philippe », pensait Charles à certains moments.

Il continua à rogner la corne trop épaisse des autres sabots tout en ressassant les mêmes pensées qui, à la longue, finirent par se contredire. «Et puis, tant qu'à s'exiler par en haut, autant être — bûcheron. Les arbres, c'est beau à voir, bon à sentir. » La chaleur obsédante du fourneau en évoqua une autre dont il avait entendu parler, celle des manufactures. Pour lui, il n'avait jamais été question d'aller s'enfermer dans une usine aux États-Unis; mais aujourd'hui, fatigué, irrité, il se sentait prêt à envisager n'importe quel exil. «Je suis quand même pas manchot; je peux faire aussi bien que les autres.» Il protesta malgré lui : «C'est sûr que je peux, mais ça m'intéresse pas, les manufactures! Ni la terre, ni le bois, ni la forge! J'ai ben le droit de vouloir autre chose, maudit!» Une évidence angoissante l'écrasa alors. «Mais si je veux rien de ça, je vais faire quoi dans la vie? » Il refusa d'y penser plus longuement. Comme le cheval était prêt, Charles retourna au fourneau.

Il prit distraitemment une tenaille et tourna les fers dans les braises rougeoyantes. «Ouais, déjà trois ans que je suis ici. Puis, avant ça, un an à me chercher une job un peu partout, avec un hiver au chantier en plus. » Une fièvre, une rage sourde s'empara de lui.

«Quatre ans ! Quatre ans, maudit! Où je m'en vais avec ça? Je vais quand même pas passer le restant de mes jours à me faire brûler la face et geler le dos à cœur d'hiver, maudit!»

— Cou'donc, c'est de la tire que tu prépares ou un fer à cheval? lança moqueusement le vieux Siméon de son grand banc.

Charles tisonna le brasier avec agacement. Le vieux Siméon en imposait par ses cheveux blancs épars qu'il s'obstinait à garder trop longs pour se faire croire qu'ils étaient abondants. Il lui manquait aussi de nombreuses dents, ce qui ne l'empêchait pas de grignoter verbalement tout un chacun dans la paroisse. Sous prétexte qu'il était le seul parmi les anciens du village à se déplacer encore aisément malgré son âge, il s'octroyait le droit de tout critiquer et il en usait largement.

Éphrem le tolérait; c'était un parent éloigné de sa femme et les racontars l'amusaient, lui qui n'aurait jamais dit un mot de trop sur qui que ce soit. Le vieux Siméon exhalait sans arrêt la fumée âcre de sa pipe aussi usée que lui, et Charles, surtout ce matin, lui préférait l'odeur pourtant lourde de chevaux. Le patriarche se trémoussa sur le banc. Les deux autres comprirent et se poussèrent un peu, quitte à manquer d'espace. Ni l'un ni l'autre n'auraient contrarié leur compagnon, de vingt ans leur aîné.

Le vieux Saint-Cyr en profita pour plier et déplier sa jambe gauche, la boiteuse, celle qui lui avait valu tant de sobriquets depuis que, tout jeune, il était mal tombé d'une charretée de foin. En compensation, il s'était évité de nombreuses corvées éreintantes. Puis il était devenu menuisier, son métier l'avait amené au village et il en avait été satisfait, s'y coulant une vie moins dure que sur la terre paternelle.

Le troisième, Chenard, était un peu simplet. Du moins, c'était ce que les villageois croyaient. Il avait ainsi pu suivre son petit bonhomme de chemin sans avoir rien à prouver à personne et s'incruster chez son frère aîné, qui avait hérité du frère benêt avec la maison paternelle. Jamais marié, il ne s'en était, semble-t-il, jamais porté plus mal jusqu'à la quarantaine. Son caractère avait alors changé du jour au lendemain : il était devenu envieux, et se montrait même hargneux certains jours.

Éphrem les voyait arriver une journée sur deux, douze mois par année; trois ombres qui s'installaient sans façon sur le grand banc, entre les deux portes. Placés ainsi à contre-jour sous la fenêtre donnant sur la rue, ils pouvaient observer beaucoup plus qu'être vus. Certaines journées d'hiver, comme aujourd'hui, ils rapprochaient le banc du poêle, au milieu de l'atelier, autant pour quêter de la chaleur que pour s'éloigner de la froidure qui traversait les murs.

Charles rongea son frein; tout lui tombait sur les nerfs aujourd'hui, plus que d'habitude, surtout les radotages de ces trois vieux. Par comparaison, il en regrettait les silences de son père, mais sursauta à cette seule pensée. «Faut que je sois rendu ben bas pour penser de même ! » Il empoigna la tenaille et retira le métal : c'était prêt. Il retourna au cheval, reprit sa position de ferreur et appliqua le fer rougi sur la sole insensible du premier sabot. Une fumée âcre lui piqua les yeux pendant que l'excès de corne brûlait. Il vérifia rapidement les endroits qui ne s'ajustaient pas et, délaissant le cheval, alla rapidement marteler le fer sur l'enclume froide. Il devait faire vite : le temps jouait contre lui. Il vint enfin à bout de son travail, de quelques coups rapides et bien placés. Il trempa le fer à cheval terminé dans le tonneau d'eau et une telle vapeur brûlante en gicla qu'il recula vivement. La vapeur diminua rapidement d'intensité, ne formant bientôt plus qu'une buée brumeuse où les pensées de Charles se perdirent une fois de plus.

– Torrieux ! C'est pas du pain dans le sirop ! cria le forgeron de sa voix tonnante.

Le ricanement des vieux fumeurs de pipe s'égreña dans l'air et ramena l'attention sur Charles.

– Ouais, le petit Manseau, à qui c'est que tu jongles de même à matin?

Une fois de plus, l'apprenti était pris à partie par les trois importuns. Le vieux Chenard tira une bouffée de sa pipe avant de susurrer :

– J'ai pour mon dire que ce serait peut-être la petite Mathilde qui le travaille de même !

Siméon et Saint-Cyr ricanèrent de nouveau. En dépit de l'allusion à sa fille unique, qu'il chérissait comme la prunelle de ses yeux, le forgeron sourit de l'embarras visible de son engagé. «Elle est bien trop jeune pour penser à ça», s'amusa-t-il, nullement inquiet. Mais son engagé, excédé, cogna violemment quelques coups sur le fer pourtant refroidi, question de se défouler là-dessus plutôt que sur le crâne du vieillard malicieux.

Charles ne pouvait pas nier que, depuis le retour définitif de la jeune Mathilde du pensionnat l'été dernier, il la regardait effectivement d'un autre œil. Il en avait d'ailleurs amplement l'occasion puisqu'ils vivaient pour ainsi dire dans la même maison, l'engagé prenant tous ses repas à la table familiale des Gingras. Matin, midi et soir. Jour après jour. Il avait eu ainsi tout le loisir de constater que la seule fille de la maison, et l'aînée avait bien changé en trois ans. Ce n'était plus l'adolescente un peu maladroite qu'il avait connue à son arrivée chez les Gingras, mais une belle jeune fille posée réservée. Il était fasciné par la blondeur de ses cheveux et la lumière de ses yeux bleus ou verts, selon les jours. Il n'avait pas remarqué uniquement sa tête, si différente de celle des femmes Manseau, mais tout son corps mince et souple, énergique aussi. Quand ses cheveux flottaient sur ses épaules, la jeune Mathilde ressemblait «à un soleil», comme il s'était dit en la voyant pour la première fois, quand elle avait quatorze ans. Depuis qu'elle était revenue du couvent, elle portait plutôt le chignon, relevé haut sur la nuque, mais une corolle de petits cheveux fous réussissait toujours à s'échapper et flottait sur son front ou sur ses oreilles fines. La jeune fille finissait par les lisser discrètement de la paume de sa main gauche, un peu embarrassée de ce duvet rebelle qui lui allait pourtant si bien. Réserve devant l'engagé de son père, elle devenait expansive avec sa mère ou ses frères dès qu'il quittait la cuisine. «Peut-être que ma face lui revient pas, pensa-t-il de nouveau; pourtant, il me semble que des fois... » se sentit glisser dans un émoi diffus qu'il refusa.

Il revint à son travail, posa le deuxième fer rougi, le retira, le martela un peu, le refroidit dans l'eau et le posa de nouveau sur le dessous du sabot, le clouant avec hargne, rageant contre ce labeur éreintant qui lui rappela son cousin. Depuis leur enfance, son cousin Octave et lui rêvaient d'une autre vie, non pas gaspillée à travailler comme des bêtes, mais mieux gagnée et avec du temps pour en

profiter. Son cousin Octave qui parlait et riait sans arrêt, qui avait le corps à faire danser les filles et les yeux à les faire rougir. « Pauvre Octave ! soupira Charles. Il virait fou juste à les voir à la messe ce dimanche. Il y a bien d'autres choses que ça dans la vie ! » conclut-il, quand même moins sûr de cette affirmation depuis quelques mois. Il constata que sa pensée était encore revenue à Mathilde; il secoua la tête, mal à l'aise, comme s'il ne voulait pas l'entacher de ses sombres pensées.

Le dernier fer ajusté, refroidi et posé, le huitième clou limé sur la paroi du dernier sabot, Charles tapota le flanc de la bête, le fermier régla la facture au forgeron et reprit son cheval. L'apprenti passa au suivant, un lourd percheron auquel il fit machinalement une caresse douce et ferme au-dessus des yeux. « Mon père, lui, est-ce qu'il caressait ma mère? » Cette pensée inusitée distilla en lui un sentiment de répulsion qui acheva de l'exaspérer. Il voulut soudain tout balayer de sa pensée, tout ce qu'il avait été, tout ce qu'il était, les souvenirs de son père, la forge, les chantiers, les manufactures. « Tout, maudit ! Tout ! » Il déferra le cheval avec des mouvements si brusques que celui-ci recula lourdement vers la porte en renâclant. Charles relâcha vivement la patte de l'animal pour ne pas être entraîné avec lui et tira fortement sur le licou pour le ramener à sa place. Mais le percheron se défiait maintenant de lui et il recula encore plus, ouvrant brusquement les deux battants de la porte sous la poussée de sa croupe massive.

– Arrête, maudit ! Arrête !

Il tirait sur le licou, il rageait. Il s'agitait comme une bête en cage, prisonnier de ses pensées, de ses déceptions, de sa solitude. Il avait été harcelé par le feu pendant des heures et maintenant il gelait dans l'embrasement de la grande porte, luttant contre un cheval démesurément gros qui s'opposait à lui de tout son poids. Il était hors de lui.

– Bonyenne ! cria le fermier. Tu travailles donc ben mal, toi !

Des cris éclatèrent dans la rue et la lourde bête fit un tel écart que l'apprenti faillit se faire écraser contre le mur.

– *Wo! Wo!* cria Charles en se poussant de côté.

Saint-Cyr boitilla vers lui pour ne rien perdre de l'événement. Siméon et Chenard clopinèrent vers la fenêtre et grattèrent frénétiquement les vitres givrées de leurs vieux doigts tordus.

– C'est la jument du docteur ! Elle est partie en peur !

– Elle l'a jeté en bas de sa *sleigh* !

Abruti par le choc, le jeune médecin essayait de s'enlever du chemin pendant que sa jument surexcitée cherchait à fuir. Mais les bancs de neige, les maisons et deux carrioles lui barraient la route. Les yeux fous, elle vira de bord et revint au galop vers la cour de la forge, le seul espace libre devant elle. Mais le traîneau ne put suivre ses mouvements désordonnés et tomba sur le côté. La bête se cabra, freinée par cette masse qui se coinçait de plus en plus dans la neige et décuplait sa colère.

– Elle va foncer sur le docteur ! cria l'un des vieux.

Charles laissa le percheron au fermier et courut vers la bête affolée. Il tenta de s'ajuster au pas de la bête en évitant de justesse les sabots fous.

– *Wo!* hurla-t-il enfin.

Le cheval s'arrêta un bref instant et Charles empoigna le mors en le tordant d'un poing brutal. La bête hennit de douleur, la gueule presque sciée en deux. Les naseaux fumants, la bave à la bouche, elle piaffait, impuissante sous l'emprise douloureuse du mors. Charles avait le poing blanc à force de

retenir l'animal tout en esquivant les sabots qui risquaient de lui écraser les pieds à chaque instant. Un villageois se précipita au secours du médecin et le tira hors du chemin. Les sabots déchargèrent leur reste de folie puis la jument voulut se cabrer une dernière fois mais elle en fut empêchée par la poignée d'acier de Charles. Elle secoua la tête et le cou dans un dernier soubresaut et s'immobilisa en renâclant bruyamment à plusieurs reprises. L'homme desserra un peu son étreinte pour cesser de blesser la gueule nerveuse tout en la gardant sous contrôle; de son autre main, il caressa doucement le long cou en sueur sous la crinière échevelée.

– *Wo! Wo!* Tout doux... *Wo...* ! lui dit-il à voix basse comme s'il s'adressait à un enfant émergé d'un cauchemar.

Quelques hommes s'approchèrent prudemment, sans mouvements brusques pour ne pas énerver la bête. Ils dégagèrent le traîneau et le remirent sur ses patins; l'attelage avait tenu le coup sans dégâts majeurs. Charles repéra le jeune médecin de la ville, d'habitude élégant et réservé, mais qui, pour le moment, essayait seulement de rester debout, fléchissant à chaque pas. « Ça m'a tout l'air qu'il aurait besoin d'un docteur lui-même », constata-t-il moqueur en le regardant avancer péniblement, soutenu par deux hommes. Il savoura une petite victoire toute pleine d'arrogance. Lui, l'habitant sans grande instruction, avait arrêté un cheval emballé tandis qu'Albert Gaudreau, le jeune médecin de la ville, s'était abîmé une jambe en se faisant éjecter du traîneau. « Petite nature », s'amusa-t-il avant de vaciller sous un si grand frisson qu'il en échappa quasiment les rênes. Il se rendit compte alors qu'il était dans la rue, en chemise, dans le pire froid de l'hiver. Il confia la bête à l'homme le plus proche et rentra dans la forge en courant, secoué de tremblements. Il alla tout droit au poêle en sautillant et en se frottant vigoureusement les bras pour se réchauffer, et vit la jeune Mathilde qui l'attendait avec une couverture chaude et un verre de caribou.

– Ma mère vous envoie ça pour vous réchauffer, dit-elle, le dévorant manifestement des yeux pour la première fois, ignorant les sourires narquois des vieux fumeurs de pipe.

Charles perçut à peine l'admiration muette; il se trouva surtout stupide d'avoir peut-être pris son coup de mort en sortant si peu vêtu.

– Atchoum ! fit-il violemment.

Le docteur Gaudreau, quant à lui, se diagnostiqua une bonne entorse. Quelques jours plus tard, en clopinant, il se rendit à l'écurie et observa sa jument. Le surveillant du coin de ses grands yeux, la bête ruminait avec force craquements d'avoine sèche. Quand elle penchait sa tête fine dans la mangeoire, l'haleine de ses naseaux soulevait une fine poussière. Le médecin y vit le souffle d'un dragon et recula instinctivement d'un pas. Il se crispa aussitôt de douleur sur ses cannes; il avait oublié son entorse. Il reconnut qu'il avait lutté en vain; il éprouvait maintenant une peur déraisonnable de son cheval, peur qu'il réussirait sans doute à surmonter mais pas avant un certain temps. Il se résolut à demander au forgeron de lui prêter son engagé une journée ou deux par semaine, puisque celui-ci avait une poigne assez solide avec sa jument rétive; cela lui permettrait, malgré son entorse, de reprendre ses visites aux malades dans les rangs.

– Pas plus qu'un mois, précisa cependant le forgeron, plus ou moins consentant.

« Moi qui voulais du changement, je suis servi ! » se réjouit Charles. Il était cependant plus habitué à diriger une bête de labour docile qu'un fringant cheval de race, mais il n'avait pas l'intention de subir un échec devant tout le village. Après quelques écarts infructueux, la bête rétive se soumit. L'équipage hétéroclite que formaient le médecin claudicant et le cocher-forgeron en fit sourire plus d'un. Ignorant l'effet qu'il produisait, Charles redressait le tronc et affichait un air de contentement. Et s'il éternuait

de temps en temps, il mettait ce désagrément sur le compte du cheval, mal brossé depuis l'incident de l'autre jour.

Au cours de ces allées et venues, Charles découvrait les environs dans un rayon plus étendu que lors de ses promenades à pied du dimanche, qu'il faisait seul ou avec les fils du forgeron, Damien et Clophas. « Je suis peut-être pas assez sociable », se disait-il parfois, mais il ne ressentait pas vraiment le goût d'aller vers les autres. Les circonstances l'obligeaient maintenant à cotoyer beaucoup de gens et cela eut pour effet de faire naître en lui un certain sentiment d'appartenance à ce village, avec une fierté d'y vivre et d'y gagner sa vie comme un homme. De temps à autre, le médecin lui parlait de ses malades, sans trahir le secret professionnel. Charles écoutait avec intérêt ces propos si nouveaux pour lui. Une certaine confiance s'établissait entre eux. Charles admirait le savoir du jeune médecin de trente ans et le praticien enviait l'aplomb et le jugement de l'apprenti forgeron sans grande instruction.

La troisième semaine, aucune urgence ne requit la visite du médecin. Chaque journée qui passait était un répit pour Charles, parce que son rhume avait beaucoup empiré ces derniers jours. Hier, il s'était levé avec effort, la tête alourdie. Aujourd'hui, il avait eu toute la peine du monde à se sortir du lit et chacun de ses os l'avait fait souffrir. Dans la forge, pourtant surchauffée par endroits, il avait frissonné toute la journée, au point d'en claquer parfois des dents. Le travail enfin terminé, il alla péniblement se laver un peu le visage et les mains à la cuisine et en ressortit pour monter à sa chambre.

– Je vous garde votre souper au chaud? lui offrit M^{me} Gingras, soucieuse.

– Non merci, répondit-il faiblement; j'ai pas faim.

Il n'aspirait qu'à se retrouver seul dans sa chambre même si elle ne comportait qu'un lit étroit, une petite commode sur laquelle étaient posés un vase et un pot à eau, deux crochets au mur, une fenêtre minuscule et un pot de chambre dans un coin. C'était petit, mais il y était chez lui et seul, dans le silence. Il s'assit sur le bord de son lit et se déchaussa péniblement. Puis il se glissa tout habillé sous les couvertures, se les ramena jusqu'au nez, sentit la chaleur l'envelopper du dehors, lui engourdir les os par en dedans. Il ne voulait que dormir. Le sommeil le prit ainsi, d'un coup.

Au milieu de la nuit, il se réveilla en sueur, assoiffé, mais il n'avait pas rempli son pichet d'eau avant de se coucher et il ne put rien boire. Il avait froid. Le feu de la forge s'était éteint plus vite qu'à l'accoutumée et le nordet s'infiltrait partout. Fiévreux et confus, Charles aurait donné n'importe quoi cette nuit pour que quelqu'un soit avec lui afin de le réchauffer, de le rassurer. Une certaine angoisse s'empara de lui. Rassemblant toute la force qui lui restait, il s'assit dans son lit, enleva péniblement ses vêtements moites de transpiration et enfila sa longue chemise de nuit en flanelle. Elle était glacée, il grelottait de la tête aux pieds. Il se recoucha au plus vite, les lèvres sèches, le corps parcouru de frissons.

– Demain, ça ira mieux, balbutia-t-il.

Ce furent ses dernières paroles lucides.

Charles ne descendit pas déjeuner et Clophas monta le réveiller. Il le trouva grelottant de fièvre et redescendit l'escalier quatre à quatre pour annoncer la mauvaise nouvelle à ses parents. Sa mère monta à son tour pour constater l'état du jeune homme et, revenue à la cuisine, elle proposa de l'héberger dans la chambre de ses garçons.

– C'est ça que ça donne de faire le fin, bougonna le forgeron, qui avalait son déjeuner de mauvaise humeur.

– Arrêter un cheval à l'épouvante, c'est dur à faire, protesta Léonard, son fils de dix ans.

– Ça se peut, soupira la mère, mais sortir en chemise...

– Puis, pas content de ça, conduire le cheval du docteur pendant des semaines !

– T'avais accepté de le prêter, protesta-t-elle. Les visites aux malades, ça pouvait quand même pas attendre.

– Déjà que le docteur avait une peur bleue de son cheval, il lui fera plus confiance certain! conclut Clophas.

À treize ans, l'adolescent ressemblait de plus en plus à son père ; costaud, fort, silencieux, il était toutefois trapu sous ses cheveux noirs et frisés comme ceux d'Éphrem. De plus, ses yeux sombres ne révélaient jamais ses pensées et le rendaient impénétrable.

– Fais pas ton faraud, le rabroua son père. Un pur-sang, c'est pas un cheval de labour, tu sauras. Il a juste Charles qui réussit à le ferrer, ce damné cheval-là!

Amanda servit le thé à son mari pour le faire changer d'humeur.

– Apparence que ce serait son père qui lui aurait offert, à la fin de ses études.

– Du monde de la ville, ça veut toujours se montrer plus fin que les autres, grogna le père.

– C'est le plus beau cheval du village! protesta Amanda. Un cadeau de même, ça se refuse pas.

– Il aurait dû! maugréa Éphrem. Tu vois où ça nous mène?

– Malade comme il est, on doit s'en occuper, Éphrem. C'est une simple question de bon sens puis de charité chrétienne.

Mathilde desservit nerveusement.

– Voyons donc, son père! On peut pas prévoir les accidents!

– C'est ça ! Mettez-vous tous de son bord!

Quand le père haussait le ton, tout le monde se taisait tellement cela était peu fréquent. Amanda ne comprenait pas l'attitude d'Éphrem, pourtant si serviable d'habitude.

– C’est à croire que c’est la fin du monde, dit-elle, irritée. Voir si on va laisser quelqu’un malade même tout seul dans son coqeron !

Amanda frémit de colère et retourna au poêle, tournant carrément le dos à son mari, qui regagna la forge aussi furieux qu’elle. Elle respira profondément pour se calmer. Amanda était de taille normale mais elle paraissait petite à côté de son géant de mari. Potelée, alerte, elle allait et venait avec sérénité dans sa maison comme dans la vie. Elle avait les cheveux bruns, contrairement aux autres membres de sa famille, qui s’enorgueillissaient de leurs reflets de blés mûrs. Elle ne ramassait jamais ses cheveux en chignon, car cela la vieillissait de dix ans. Elle préférait nouer sa longue chevelure abondante et ensuite seulement ramener ses tresses sur sa tête avant de les fixer avec deux peignes de corne, un cadeau de fiançailles d’Éphrem. Ils étaient usés.

– Je peux t’en acheter d’autres si tu veux, avait un jour proposé son mari.

– Puis moi? Vas-tu me remplacer aussi?

Ils avaient ri.

– Je vais décider ça à soir, avait-il répliqué.

Amanda avait rougi et, d’un geste tout simple, avait lissé ses cheveux sur la tempe et y avait glissé de nouveau, doucement, les dents du peigne. Éphrem s’était souvent demandé pourquoi un geste aussi anodin et aussi quotidien suscitait autant de désir en lui. C’était sans doute parce que le geste inverse le soir, présageait la libération des lourdes tresses qu’Amanda dénouerait et brosserait avant de se glisser contre lui sous les couvertures.

Pour l’heure, ce même homme acceptait mal l’idée de l’intrusion de l’engagé dans sa maison; mais son bon sens lui fit quand même monter l’escalier à l’intérieur de la forge pour aller constater personnellement l’ampleur du problème. Il était évident. Éphrem soupira et se résigna. Charles comprit à peine ce qui se passait quand le forgeron pencha sa haute stature vers lui, le souleva, le sortit du lit et lui mit une couverture sur les épaules. Éphrem l’aida à sortir de la chambrette et se heurta le front au linteau de la porte, étouffant un juron. Il soutint le malade dans l’escalier, l’entra dans la cuisine qu’il lui fit traverser pour monter l’escalier derrière le poêle jusqu’à la chambre de ses fils. Amanda installa l’engagé dans le lit de Clophas. Celui-ci offrit vivement de quitter momentanément l’école pour aider son père et, à son tour, occuper la chambrette du haut.

– On va essayer pour quelques jours, dit laconiquement Éphrem qui ne pouvait faire autrement.

Du coup, Clophas se sentit devenir un homme. La mère remonta voir le malade et lui fit avaler une tisane de gingembre. Il n’eut pas la force de grimacer. Plus tard, la jeune Mathilde trouva un prétexte pour se rendre à son chevet. Elle s’assit sans bruit sur le bord du second lit, celui des petits Léonard et Alphonse, et le regarda dormir. C’était la première fois qu’elle pouvait examiner ainsi le visage de l’engagé de son père, en graver tous les traits dans son cœur. Il était là, près d’elle, pour elle toute seule.

La jeune fille de dix-sept ans sentait son cœur battre si fort qu’elle eut peur de réveiller le malade. Elle observa d’abord la tignasse décoiffée et cela la fit sourire d’attendrissement. Elle regarda ensuite le front volontaire puis les paupières qui frémissaient; il semblait discourir avec un interlocuteur imaginaire. «Je suis là», ne put-elle s’empêcher de penser. «Je suis là. » Au-delà de cette chance inespérée de pouvoir à son aise le regarder dormir, elle en voulait maintenant davantage : le toucher, sentir la texture de sa peau sous ses doigts de femme.

Elle se leva lentement, mais la paille craqua. Elle se tint immobile un instant : non, il ne s’était

pas réveillé. Elle prit une serviette propre sur l'un des chiffonniers et la mouilla, la plia soigneusement. Ensuite, tout doucement, ses doigts effleurèrent le front de celui qui l'attirait tant depuis son arrivée chez son père, trois ans plus tôt. Elle ressentit dans sa chair la peau ferme et tendue de son front, les cheveux fournis; elle glissa lentement la serviette sur les joues, effleura les lèvres. Charles ouvrit les yeux et vit la main de Mathilde, si près de son visage qu'il crut rêver; il referma les yeux et, d'un mouvement imperceptible, posa sa joue dans le creux de cette main qu'il trouva si douce, l'y calant sans pudeur.

La jeune fille réfugia ses doigts dans les plis de la serviette, écourtant à regret les soins qu'elle avait prétextés. Des pas se firent entendre dans l'escalier. Mathilde se redressa avant que sa mère n'entre, remplit un verre d'eau et fit boire le malade pour justifier sa présence avant de quitter la chambre. Charles la regarda partir et sombra de nouveau dans un sommeil fiévreux.

Léonard et Alphonse, les petits de dix et six ans qui partageaient le second grand lit de la chambre, avaient le sommeil lourd. Malgré cela, ils se réveillaient la nuit quand Charles toussait, se raclait la gorge et rejetait dans le crachoir le mucus indésirable. Léonard trouvait tous ces bruits dégoûtants. Il aurait préféré que l'engagé soit resté dans sa chambre au lieu d'être installé ici, tout près d'eux. Grand et fluet pour son âge, le jeune garçon raisonnait beaucoup. Pour lui, les demi-mesures n'existaient pas, les choses devaient ou ne devaient pas être, se dire ou se faire. Et il jugeait, comme son père, que le malade dérangeait.

Le benjamin, Alphonse, avait encore à six ans son air d'angelot blondinet. Il était d'une telle innocence quand il levait vers quelqu'un ses grands yeux paisibles que même Éphrem trouvait malaisé de le disputer, les rares fois où cela était nécessaire. Contrairement à Léonard, Alphonse était rassuré de savoir l'engagé tout près d'eux.

– Comme ça, on pourra le dire à maman s'il a besoin d'aide.

Son frère se réveillait plusieurs fois par nuit à cause des quintes de toux du malade. Mal en point comme il était, Charles s'en apercevait à peine. Il étouffait, il manquait d'air. Il dormait un peu et se réveillait en sursaut, suffoquant, sa main se crispant nerveusement sur sa poitrine comme pour en arracher le mal. Parfois, une main qu'il reconnaissait le faisait boire ou prendre un médicament et il raccrochait à elle. La main gardait la sienne un instant puis l'abandonnait et il se retrouvait seul. «J'en veux pas de cette maladie-là! Faut que je travaille, faut que je gagne ma vie, faut que... » Il se voyait malade pour le reste de ses jours et il luttait en vain contre l'angoisse qui l'étreignait à chaque soufflé péniblement extirpé de lui. «J'aurai plus jamais de forces comme avant. Je suis fini. »

La mère et la fille allaient voir le malade fréquemment, l'obligeaient à prendre les médicaments que le docteur Gaudreau laissait maintenant chaque jour pour lui, lui faisaient boire de l'eau, rafraîchissaient son visage couvert de sueur. «Il ne s'en rend même pas compte », soupirait Mathilde qui ne refrénait plus l'affection grandissante qu'elle avait refoulée si difficilement depuis son retour du pensionnat.

Quand Charles était seul, l'angoisse s'emparait de lui, brouillant les rapports entre les choses, entremêlant la fièvre à son malaise de vivre. Sa conscience coulait toujours davantage dans des espaces qu'il ne maîtrisait plus, confondant les jours et les nuits. Parfois il en émergeait et percevait regard soucieux de M^{me} Gingras ou, à d'autres moments, les yeux anxieux de la jeune Mathilde qui captaient les siens, fugaces comme des battements d'ailes. La nuit ou le jour, la fièvre le ramenait à la chaleur de la forge et jetait la confusion dans son esprit.

– Ne vous inquiétez pas, lui disait parfois M^{me} Gingras; on vous soigne comme il faut. Ça va bien

aller.

– Est-ce qu’il vous entend, maman? murmura Mathilde un matin.

– Il va s’en sortir, lui répondit-elle tout bas. Un grand garçon de même, ça a ben des réserves en dedans.

Mathilde leva timidement les yeux vers sa mère qui lui laissait comprendre qu’elle avait deviné son sentiment. Amanda sentit que sa fille la regardait, mais elle n’osa pas lui en dire davantage ni la prendre dans ses bras. Combien de fois ne s’étaient-elles pas discrètement disputé l’affection d’Éphrem! Combien de fois n’avaient-elles pas eu le désir de se rapprocher l’une de l’autre sans en trouver la manière! La mère et la fille se regardèrent un bref instant et Mathilde en fut réconfortée; elle était si inquiète pour celui qu’elle risquait de perdre avant même de le connaître vraiment, lui qui s’était si peu révélé, qui ne s’était jamais confié à aucun des Gingras, sauf à Damien peut-être. Quelques jours plus tard, le médecin ne cacha plus ses craintes.

– Vaudrait peut-être mieux faire prévenir sa famille, conseilla-t-il.

À partir de ce moment, Mathilde, effondrée, vécut en sursis autant que le malade. Elle le veillait maintenant sans pudeur, indifférente aux regards sévères de son père qui n’osait plus intervenir tant la maladie avait empiré. Impuissante, elle regardait Charles s’agiter sans défense dans ses draps trempés de sueur. Des pensées sans suite défilaient en lui sans qu’il puisse les contrôler. Il avait oublié où il était, s’imaginant chez son père, cherchant son frère de l’autre côté du lit.

Philippe, désespéré, constatait que son frère aîné était encore plus blême et plus étiré que ne l’avaient imaginé Berthe en recevant le message des Gingras.

– Une grippe ! Est-ce qu’il s’imagine qu’on va faire cinquante milles en plein hiver parce qu’il fait une grippe? avait rugi Anselme avec amertume.

L’inquiétude de Berthe avait surpassé sa soumission.

– Pour qu’il nous fasse demander, ce doit être grave sans bon sens.

Philippe avait rectifié.

– C’est pas vraiment lui, ça a l’air. C’est le forgeron.

– Si c’est pas lui, avait rétorqué le père, raison de plus pour pas s’énervier avec ça.

– Si c’est pas lui, avait rétorqué la mère, c’est peut-être parce qu’il est même plus en état de le faire.

Berthe n’avait pu infléchir la décision d’Anselme, mais elle avait demandé, presque ordonné à Philippe d’y aller, sans avertir le père.

– Je m’arrangerai avec ça, avait-elle dit, plus soucieuse, cette fois, du sort de sa progéniture que de l’avis de son mari.

Maintenant Philippe était là, près du lit, et il reconnaissait à peine son frère dans cet homme pâle, amaigri, qui dormait sans dormir, agité et fiévreux. Il sursauta quand la toux de Charles éclata dans la pièce, cassante, rauque. Il chercha quoi faire, qui appeler. Il perçut des pas dans le corridor; quelqu’un accourait à leur secours à tous deux. Il se leva vivement et enleva la chaise pour libérer le bord du lit. Les yeux rivés sur son frère qui s’étouffait à tousser, le visiteur entendit le froissement d’une robe et vit le bas d’une jupe fleurie dans les tons de bleu-gris. Il leva les yeux et aperçut une jeune fille d’à

- [**download The Five Secrets You Must Discover Before You Die**](#)
- [**read Demystifying Bra Fitting and Construction book**](#)
- [download A Constellation of Vital Phenomena](#)
- [download online Heidegger et le problème de la mort : existentialité, authenticité, temporalité](#)
- [download online The Science of Ocean Waves](#)
- [Pearls in Graph Theory: A Comprehensive Introduction \(Dover Books on Mathematics\) online](#)

- <http://www.mmastyles.com/books/The-Five-Secrets-You-Must-Discover-Before-You-Die.pdf>
- <http://deltaphenomics.nl/?library/Demystifying-Bra-Fitting-and-Construction.pdf>
- <http://www.shreesaiexport.com/library/Kronos.pdf>
- <http://studystrategically.com/freebooks/Towards-a-Global-Music-Theory--Practical-Concepts-and-Methods-for-the-Analysis-of-Music-Across-Human-Cultures>
- <http://www.mmastyles.com/books/Planning-and-Environmental-Protection--A-Review-of-Law-and-Policy.pdf>
- <http://crackingscience.org/?library/The-Joy-of-Reading--A-Passionate-Guide-to-189-of-the-World-s-Best-Authors-and-Their-Works.pdf>